

«La filature met au jour toutes les problématiques que soulèvent à la fois le partage d'un écosystème fragile, l'élevage et l'agriculture en montagne»



PROFIL

1965 Naissance à Orvin (Jura bernois).
1972 Reçoit son premier rouet.
1975 Quitte l'école du village pour «la ville», Bienne.
1993 Naissance de son fils.
2014 Achète ses premiers moutons.
2018 Fonde l'association de la Filature de l'Avançon.

Elle s'excuse d'avoir les mains jaunies, ces mains qu'elle entremêle régulièrement pour exprimer une idée. Le jaune, c'est la couleur du bouleau et des tagettes qu'elle a employés, la veille, pour un atelier de teinture de laine. Même cardée et blottie dans des petits paniers, la matière duveteuse court partout dans le chalet de Martine Gerber: en pelotes, en tapis en attente sur son grand métier à tisser.

Il y a aussi le lin, qu'elle cultive, sèche et transforme en fils. «J'aime comprendre les processus, ne pas m'en tenir aux théories», résume celle qui, enfant, tenait moins à écrire qu'à comprendre d'où venait son crayon. Dans la cuisine, elle s'attable sous de petits bouquets de blé et de marjolaine suspendus. Il est rare qu'elle s'assoie, d'ailleurs, tant son quotidien et son énergie la poussent dehors.

Tout un écosystème

Trois ans en arrière, aux côtés d'une poignée d'amis, Martine Gerber a fondé l'Association de la Filature de l'Avançon, du nom de la vallée où elle a installé son nid, son jardin, son fils, puis ses 30 moutons. L'idée: (re) valoriser la laine des troupeaux de la région qui, jusqu'à récemment, était encore incinérée. Alors, deux fois par an, les membres de la filature récoltent les belles toisons et les achètent aux éleveurs à un prix (2 francs le kilo) légèrement supérieur à sa valeur sur le marché, qui oscille entre 0,2 centime et 1,20 franc le kilo.

Puis la laine est triée, lavée et cardée. La plus belle est conservée pour être transformée en divers objets, l'autre est envoyée à l'entreprise Fiwo, qui en fait de l'isolant ou des matelas. «Il y a eu des complications avec le covid, mais on est rapidement passés d'une récolte de 500 kg à 3 tonnes annuelles. Il y a un réel intérêt. Ensuite, à travers l'organisation d'ateliers de filage et de tissage, d'animations autour du

processus de transformation de la laine, c'est aussi la transmission d'un savoir qui est visé», précise Martine Gerber.

Et une activité réalisée entre amis car, pour la paysanne, les liens s'entretiennent et se renforcent par les expériences partagées. Des liens, encore, entre les habitants et les exploitants d'un environnement précis. «Ma réflexion initiale est celle-ci: nous vivons dans une vallée pleine d'alpages, pleine de moutons, et avec des problèmes de cohabitation sur certains chemins, notamment entre les marcheurs et les chiens qui gardent les troupeaux. Alors comment partager ces montagnes? La filature est la réponse: elle met au jour toutes les problématiques que soulèvent à la fois le partage d'un écosystème fragile, l'élevage et l'agriculture en montagne et la production locale dans une perspective écologique.»

De la laine dans les idées

MARTINE GERBER

Travailleuse sociale, artiste et éleveuse de moutons, elle a fondé l'association de la Filature de l'Avançon, au-dessus de Bex (VD). Elle propose une réflexion et des actions écologiques

MARION POLICE
 @marion_902

Pourtant, Martine Gerber n'est pas née à l'ombre d'une haute cime comme celle du Grand Muveran qu'elle devine à travers sa fenêtre, ni au milieu d'un troupeau d'ovins. Ses parents étaient des «nouveaux» venus au sein du village d'Orvin, dans le Jura bernois. Un père maçon du val de Saint-Imier devenu architecte, une mère psychologue originaire de Laufen, près de Bâle. Très vite, celle qui se décrit comme une «enfant libre», au comble du bonheur lorsqu'elle escalade les sapins, est furieusement attirée par les activités agricoles qui se déploient autour d'elle.

«J'éprouvais un conflit de loyauté entre mon statut de «nouvelle» au village et l'envie de vouloir faire partie des paysans.» Elle participe, apprend. Malgré sa volonté de devenir tisserande, «j'ai toujours aimé les fibres», pointe-t-elle, une pommette rehaussée, elle suit l'École normale et décroche son

diplôme d'enseignante. Un monde où elle pense pouvoir amener un peu de sa manière de faire, elle qui croit tant dans le partage et la pratique. Mais non.

Une antinucléaire

En révolte, elle milite contre le nucléaire, vit quelque temps au sein d'une communauté libertaire. Et finit par trouver une voie dans l'enseignement spécialisé, puis le travail social. «J'étais à l'aise avec les enfants cabossés, plus largement, ceux qui sont à la marge.» Intéressée par l'art brut, elle se forme alors à Bordeaux dans un institut spécialisé dans l'utilisation de médiateurs comme la musique, la danse, la peinture pour se mettre «en lien» aux autres.

Toujours le lien. Martine Gerber conte, suit le fil, s'égare parfois, comme celui de l'araignée qui, défiant les lois de la gravité, semble léviter au-dessus de nous. La chienne Lily, border collie, s'étire à ses pieds. Elle suit de l'œil les moindres mouvements de sa maîtresse.

Désormais, Martine Gerber œuvre à temps partiel comme coordinatrice pour l'Etablissement vaudois d'accueil des migrants (EVAM) dans le district d'Aigle. Un emploi qui a du sens à ses yeux, même si la paysannerie tend à «prendre le dessus» avec l'élevage de moutons, acquis en 2014. Une partie du troupeau paît en contrebas de la maison, sur un vaste terrain pentu.

La brume, succédant à la pluie, a fondu sur eux et Martine fend le nuage, la chienne sur les talons. Minuscules moutons d'Ouessant, ille qu'elle affectionne, moutons de Jacob, noir et blanc à cornes, Thônes et Marthod de Savoie... Une horde électroclique, à l'image de son éleveuse. Elle les tondra bientôt. «Finalement, tisser, c'est croiser des fibres. C'est donc créer une mixité. Le lin et la laine, par exemple, tissés ensemble, forment un textile qui tient.» Une métaphore, joliment filée, de la vie et des rencontres. ■

EDDY MOTAZILE (LE TEMPS)

Un jour, une idée

Tête de course, la belle étape nyonnaise



FLORIAN DELAFI
 @floriandel

Scène cocasse. Un mécanicien, couvert d'un tablier, traverse la salle de restauration avec un vélo de route à bout de bras. Il guide la machine rutilante au milieu des tables en prenant le soin d'éviter un imposant canapé capitonné, dans un mouvement digne d'un serveur chevronné, avant de disparaître dans un coin. «On dispose d'un espace de stockage au sous-sol avec une quinzaine de cycles en attente», sourit Philipp Kneubühler, ancien de la direction des équipes de football et de hockey du Servette de Genève. L'homme est l'heureux propriétaire de Tête de course, un café-restaurant installé dans un ancien garage automobile du centre de Nyon. Depuis son ouverture en jan-

vier, l'huile de vidange a cédé sa place aux accessoires de cyclisme, de la guidoline au dérailleur.

Le lieu accueille les baroudeurs du coin pour une réparation rapide de leur vélo, le temps de siroter un expresso, ou pour un diagnostic complet, le temps de savourer un plat équilibré. L'atelier est tenu par un mécanicien habitué des équipes professionnelles, tout pour mettre en confiance le client attentif à l'allure de sa bicyclette.

«Avec ce projet, j'ai voulu matérialiser une pensée, proposer un camp de base pour les expéditions à vélo», raconte son fondateur. En cette période de crise sanitaire où seule sa terrasse est ouverte, le propriétaire pousse les murs pour faire vivre les lieux. Son équipe va jusqu'à proposer des sorties dans la campagne vaudoise, avec une allure adaptée au niveau des participants.

L'adresse constitue un camp de base pour les amoureux de la petite reine, mais elle ne se contente pas de bichonner cette communauté, qui aura la surprise de découvrir un pédalier à la place du classique porte-papier-toilette dans les sanitaires. Cette attention portée au détail amuse également la clientèle, car le grand public est évidemment le bienvenu dans ce café-restaurant. Il vient pour commander un café, une salade ou une part de cake aux carottes, en jetant un œil au vélo du champion du monde de cyclisme Cadel Evans, accroché au mur. «Le monde change, souligne Philipp Kneubühler. Si l'on donne envie aux gens de monter sur un vélo, tant mieux.» ■

Tête de course, avenue Viollier 2, Nyon, tél. 022 362 20 20, lu-ve 7h-15h et sa 8h-16h, www.tetedecourse.ch